



Liminaire

Jean Richard

Volume 50, numéro 2, juin 1994

Hommage à Edward Schillebeeckx

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400835ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400835ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Richard, J. (1994). Liminaire. *Laval théologique et philosophique*, 50(2), 259–261.
<https://doi.org/10.7202/400835ar>

Liminaire

Le 17 juin 1993, l'Université Laval conférait un doctorat d'honneur au Père Edward Schillebeeckx, pour reconnaître la contribution exceptionnelle de son œuvre au domaine de la théologie. À cette occasion, la Faculté de théologie a elle-même organisé un mini-colloque autour d'Edward Schillebeeckx. La rencontre portait plus précisément sur le contenu de sa dernière publication en français : *L'histoire des hommes, récit de Dieu*, parue aux Éditions du Cerf de Paris, en 1992. L'ouvrage s'y prêtait tout particulièrement bien. C'est comme un testament théologique, où l'auteur présente une synthèse de sa pensée théologique sur les thèmes fondamentaux de la révélation, de Dieu, du Christ et de l'Église ; où il exprime aussi ses convictions les plus profondes : par exemple, l'urgence d'« une gestion démocratique de l'Église, en tant que communauté de Dieu ».

On ne sera donc pas surpris de constater que, pour sa propre contribution à ce colloque, Edward SCHILLEBEECKX ait lui-même choisi de revenir sur une question centrale en christologie aujourd'hui, celle de l'unicité et de l'universalité de Jésus de Nazareth. Il aborde ainsi une fois de plus le problème de la rencontre du christianisme avec les religions du monde, et il pousse encore plus loin la recherche, en évitant deux écueils opposés : d'une part la prétention à l'absolu du christianisme, d'autre part l'indifférentisme religieux qui nivelle toutes les religions. Le plus original dans cet article me semble être la jonction qui s'y opère entre deux courants théologiques de pointe : la théologie des religions et la théologie de la libération. En effet, ce qui caractérise la voie de Jésus, c'est le choix d'une attitude de solidarité avec les pauvres et les exclus. Quant à l'universalité du christianisme, elle doit s'interpréter dans le même sens : la justice de Dieu révélée dans le Christ est pour tous ; par conséquent, la liberté et les droits fondamentaux valent pour tous les humains.

La communication de Camil MÉNARD reprend cette même question des rapports du christianisme aux autres religions. L'auteur rappelle les trois positions typiques en théologie des religions aujourd'hui : la position exclusiviste, avec son approche ecclésiocentrique ; la position inclusiviste, d'orientation christocentrique ; la position pluraliste, elle-même clairement théocentrique. Le dernier ouvrage de Schillebeeckx ne peut être situé, à vrai dire, dans aucun de ces trois paradigmes. C'est un essai de dépassement par une nouvelle formulation de la problématique. L'attention se trouve alors centrée sur l'universalité du salut, qui s'opère dans toute l'histoire de l'humanité, et qui se révèle finalement pour nous dans la vie, la mort et la résurrection de Jésus, le Christ. Camil Ménard n'a pas manqué de noter la dimension pratique et historique du problème : l'expérience du salut en Jésus le Christ ne peut être séparée d'une praxis de solidarité en faveur des pauvres. Il ne semble pas prêt cependant à suivre Schille-

beeckx jusqu'aux barricades, ce qui montre encore, par contraste, la position radicalement « libérationniste » de ce dernier.

À la suite de Schillebeeckx, Jacques FILLION s'attaque lui-même à une question urgente pour toute théologie aujourd'hui : celle de la place de l'expérience humaine dans le discours sur Dieu. Mais il rappelle d'abord le bouleversement qui s'est produit dans l'expérience moderne du monde. C'est le rapport du cosmos à la tragédie qui s'est alors renversé. La pensée antique, d'inspiration grecque, voit la tragédie dans la confrontation de l'être humain à la limite infranchissable des lois nécessaires du cosmos. La pensée judéo-chrétienne, qui ne trouve là-dessus son plein épanouissement qu'à l'époque moderne, marque la victoire de la liberté humaine sur la nécessité cosmique. La tragédie est alors le fait de la responsabilité humaine elle-même dans sa gérance du monde. Dans l'autre versant de son étude, l'auteur attire l'attention sur une question épistémologique de pointe dans les débats philosophiques et théologiques aujourd'hui, celle des rapports entre la réalité, l'expérience et le langage. Il montre à ce propos l'évolution dans l'œuvre de Schillebeeckx, qui s'oriente de plus en plus vers une problématique de la signification. Fillion pense cependant que les outils conceptuels n'y sont pas encore tout à fait adéquats pour penser les rapports de ces trois pôles : le réel, l'expérience et le langage. Il souligne la limite infranchissable du langage dans toute expérience humaine. Mais, au-delà d'une simple déficience, ne pourrait-on pas y reconnaître (ce que Fillion lui-même laisse entendre) un signe de la répugnance de Schillebeeckx à se laisser enfermer dans une théorie du langage, ce dont il se libérerait par une théorie critique des idéologies et par une théologie négative de la transcendance divine ?

Jean-Claude PETIT revient sur la même question de la place de l'expérience dans la théologie de Schillebeeckx. Il en dégage la signification et la portée herméneutique, en montrant l'importance de l'horizon de compréhension rationnel pour l'interprétation théologique de la foi. Dans une perspective historique de l'évolution de la théologie au xx^e siècle, il fait bien voir la révolution opérée par Schillebeeckx en ce domaine. Car la théologie scolastique antimoderniste a dominé la scène jusqu'aux abords du dernier concile, et le grand danger qu'elle s'est efforcée d'écartier était précisément le recours à l'expérience en théologie. L'article montre que c'est dans l'atmosphère de Vatican II, au congrès international de Toronto en 1967, que Schillebeeckx a pour la première fois formulé explicitement son principe du primat herméneutique de l'expérience en théologie. Il en dégagera ensuite toutes les conséquences pour la christologie et pour l'articulation d'un nouveau discours sur Dieu. Petit montre bien aussi l'évolution qui s'est produite chez Schillebeeckx dans le sens d'un passage de la théologie de la sécularisation à la théologie de la libération. Et cela encore est fonction d'un déplacement dans l'autocompréhension des hommes et des femmes de notre temps : de la conscience des possibilités infinies du progrès scientifique et technologique, à celle des souffrances et oppressions qui constituent la destinée de la plus grande partie de l'humanité aujourd'hui.

L'étude d'Anne FORTIN-MELKEVIK prolonge la réflexion sur le primat herméneutique de l'expérience chez Schillebeeckx, en ajoutant de nouveaux paramètres empruntés à Jürgen Habermas. Notons d'abord qu'il s'agit plus précisément ici de

l'expérience religieuse fondatrice, celle dont parle Schillebeeckx dans ses ouvrages de christologie. Là aussi, et là d'abord, se retrouvent les liens étroits qui unissent l'expérience et l'interprétation : pas d'expérience sans cadre interprétatif. Mais une nouvelle dimension apparaît là plus clairement : la structure narrative de l'expérience. On peut alors faire appel à la théorie herméneutique de Jürgen Habermas pour préciser certains points fondamentaux : comment se constituent les objets de l'expérience et quel est le lieu propre de la vérité en théologie.

Les textes publiés dans ce dossier sont ceux des communications présentées lors de la rencontre du 15 juin 1993 : ils ont été revus suite aux discussions de ce mini-colloque. Mais nous reproduisons d'abord ici l'éloge prononcé par le doyen de la Faculté de théologie, Monsieur René-Michel Roberge, à l'occasion de la collation des grades du 17 juin 1993, pour la remise du doctorat d'honneur au Père Edward Schillebeeckx.

Jean Richard